Document généré le 3 juil. 2025 16:46

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La plume autochtone / émergence d'une littérature

Jean-François Caron

Numéro 147, automne 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67348ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Caron, J.-F. (2012). La plume autochtone / émergence d'une littérature. *Lettres québécoises*, (147), 12–15.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dossier

par JEAN-FRANÇOIS CARON

La plume autochtone / émergence d'une littérature

tu es le frère aîné / tu es grand-père / je t'ai écrit, je m'écris / tu me donnes une histoire / mon histoire / un sens du monde dans une forêt vive / tu es dans ma mémoire / ma richesse tu me l'offres / tu n'es pas un mythe / tu es la suite du / monde / tu l'éternises

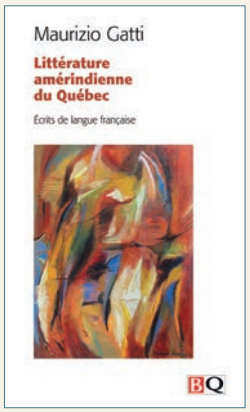
Joséphine Bacon, *Nous sommes tous des sauvages*

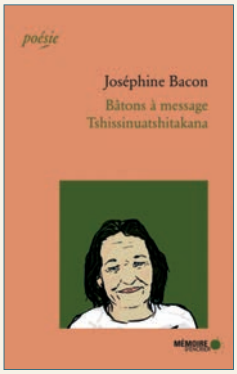
Nous savons qu'ils existent. Qu'ils sont là, quelque part sur ce territoire. Parce qu'on les voit au journal télévisé, à l'occasion, quand le feu mange leur paysage, ou quand la maladie les assaille, ou quand un chercheur venu d'ailleurs veut bien nous rappeler leur existence.

Certains d'entre nous sont même au fait que, sans eux, les Blancs n'auraient jamais survécu aux rigueurs de l'hiver nord-américain. L'image que l'on se fait de ce qu'ils sont, distordue par les préjugés plusieurs fois centenaires et le traitement médiatique sélectif de leur réalité, mérite sans doute d'être revue et corrigée. Et leur toute jeune littérature pourrait bien être le meilleur chemin pour y arriver.

Il fallait venir de loin

Il est assez révélateur que parmi les premiers à s'intéresser à la littérature amérindienne on trouve Maurizio Gatti, vivant au Québec mais originaire d'Italie où il a d'abord commencé à s'intéresser aux littératures minoritaires. En ouverture de son incontournable *Littérature amérindienne du Québec, écrits de langue française*, il explique ce qui a suscité chez lui un intérêt marqué pour le sujet : alors qu'il rédigeait un mémoire de maîtrise sur les littératures étrangères, il a fait une visite au centre de documentation du Québec à Paris, à la recherche de titres signés par des Amérindiens. Arborant au visage un mélange d'indignation et de surprise, la conseillère devant lui ne sut quoi lui répondre, mais argua qu'il n'existait pas, à proprement parler, de littérature amérindienne…





Aujourd'hui, Gatti est chercheur postdoctoral à l'UQAM et, s'intéressant toujours aux lettres autochtones, suit les traces de celle qui fut, en quelque sorte, sa prédécesseure, Diane Boudreau. C'est cette dernière qui avait littéralement débroussaillé le sujet dans les années quatre-vingt-dix avec un ouvrage qui figure toujours parmi les plus sérieuses références, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* (l'Hexagone, 1993). Gatti a aussi publié plusieurs ouvrages traitant de la question, dont une anthologie intitulée *Littérature amérindienne du Québec, écrits de langue française* (Hurtubise, 2004). Le document a depuis été revu et augmenté (Bibliothèque québécoise, 2009) alors qu'y ont été intégrés de nouvelles œuvres ainsi que les noms de quatre nouveaux auteurs — Yves Sioui Durand, Virginia Pésémapéo Bordeleau, Joséphine Bacon et Louis-Karl Picard-Sioui.

Ces derniers venaient s'ajouter à la liste surprenante d'écrivains qui avaient déjà évolué sur le sentier tracé par d'autres d'une littérature écrite, dont le déploiement avait proprement commencé dans les

BERNARD ASSINIWI

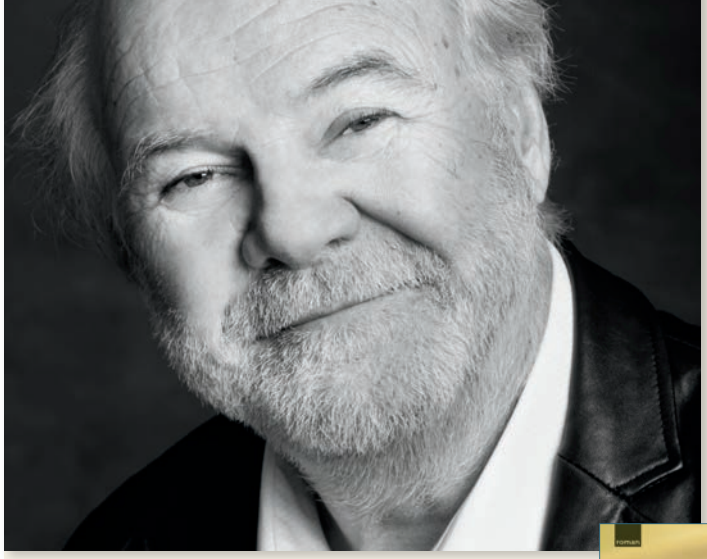
années soixante-dix, s'inscrivant dans un mouvement culturel autochtone sans précédent. Cette réaction épidermique faisait suite à la publication par le gouvernement fédéral du *Livre blanc* (1969) qui projetait d'abolir le statut d'Indien et de faire des Premières Nations des citoyens canadiens comme les autres. Paradoxalement, cet affranchissement possible de la *Loi sur les Indiens* (à laquelle on reproche d'avoir déterminé de façon unilatérale et discriminatoire le statut des Amérindiens et d'avoir permis le « stationnement » des Amérindiens dans des réserves) a surtout été perçu comme une volonté d'assimilation des peuples autochtones par les principaux intéressés. C'est dans ce contexte d'une vive prise de conscience identitaire que les écrits autochtones se sont multipliés (articles, pétitions, revendications) et que sont venus des écrivains comme Bernard Assiniwi et Michel Noël, dont le travail est encore de premier plan aujourd'hui.

Nouveau souffle

En prémisse à la plus récente réédition de son ouvrage, Maurizio Gatti posait déjà un constat optimiste de la situation : « La littérature amérindienne du Québec est de plus en plus lue. Les publications d'auteurs amérindiens se multiplient et ces œuvres sont aujourd'hui étudiées au Canada comme à l'étranger. […] La littérature est un espace de liberté dans lequel un nombre grandissant d'auteurs amérindiens laissent leur marque. »

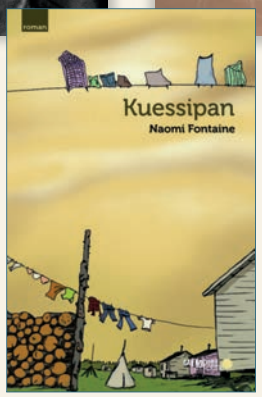
Les dernières années n'ont pas fait mentir le chercheur : le recueil *Bâtons à message — Tshissinuatshitakana* (Mémoire d'encrier, 2009), écrit justement par l'un des auteurs entrés le plus récemment dans son ouvrage, Joséphine Bacon (on la connaît entre autres pour ses paroles écrites pour Chloé Sainte-Marie), a reçu un superbe accueil critique et populaire. Pendant ce temps, une auteure comme Rita Mestokosho continue d'affermir les bases de sa notoriété tant chez les siens qu'auprès d'un public plus vaste. Ses poèmes initialement publiés à compte d'auteur en innu et en français sont aujourd'hui traduits en suédois et en anglais.

D'autres auteurs pointent leur plume dans l'effervescence du milieu littéraire autochtone. C'est le cas de Naomi Fontaine qui, au début de la vingtaine, fait déjà montre d'une voix originale. Lors de la sortie, en 2011, de son récit de vie intitulé *Kuessipan* (Mémoire d'encrier), Louis Hamelin avait reconnu : « *Kuessipan* est aussi différent de la littérature innue qui l'a précédé que *Le Survenant* l'était des romans de la terre



MICHEL NOËL

JEAN DÉSY



québécois[1]. » Un nouveau jalon dans l'évolution d'une littérature neuve.

L'amant du Nord

En entrevue, le poète et écrivain-médecin Jean Désy (*L'esprit du Nord*, XYZ, 2011), qui a joué le rôle de mentor auprès de la jeune Fontaine, s'enthousiasmera à plusieurs reprises de ce développement récent de la littérature amérindienne : « La voix littéraire autochtone francophone est en pleine émergence et suscite beaucoup d'intérêt. Comme écrivain, comme Nord-Côtier et comme amant du Nord, je trouve que c'est la voie la plus saine, celle qui permet plus facilement le dialogue. »

Pour Désy, le phénomène est plus important que ce que permet d'appréhender le nombre de livres publiés et leur réception auprès du grand public : « Il y a beaucoup de jeunes dans les soirées de poésie. Au Salon du livre de la Côte-Nord, je me souviens d'une jeune fille d'à peu près dix-sept ans qui a lu des textes remarquables. Elle n'a pas publié encore, mais… La voix autochtone francophone commence à se manifester. »

De la manifestation à la reconnaissance

Non seulement la littérature amérindienne francophone s'ouvre-t-elle de plus en plus sur le monde, mais elle trouve aussi plus nombreuses les portes qui lui sont ouvertes, justement, de par ce vaste monde. « On commence à la reconnaître, approuve Désy. Et les trois voix francophones qui sont en train d'ouvrir le chemin, ce sont celles de Naomi Fontaine, Joséphine Bacon et Rita Mestokosho. Ces trois femmes-là sont en demande partout. »

C'est un fait. Tout récemment, Joséphine Bacon a été invitée en Russie à l'occasion des Journées de la Francophonie 2012, tandis que Naomi Fontaine était reçue au dixième Festival America de Vincennes, en France. Quant à Rita Mestokosho, c'est Jean-Marie Gustave Le Clézio qui l'accueillait au musée du Louvre en novembre 2011 pour faire lecture de son œuvre et pour échanger avec le public français, qu'on sait friand de culture amérindienne. Voilà plusieurs dialogues entamés.

Difficile définition

On se demande parfois quand on parle de littérature autochtone francophone au Québec : pourquoi *une autre* littérature ? Ces auteurs ne sont-ils pas québécois ? La question se pose, en fait, mais les réponses ne se bousculent pas. Car la littérature québécoise se définit essentiellement par des critères de territoire et de langue qui n'excluent absolument pas la production autochtone de langue française.

Plusieurs projets lient d'ailleurs des Blancs et des Amérindiens. Une telle entreprise, intitulée *Nous sommes tous des sauvages* (Mémoire d'encrier, 2011), a uni les voix des poètes Joséphine Bacon et José Acquelin qui se répondent, d'une page à l'autre, dans un recueil de poésies enchâssées. Cette correspondance entre les deux poètes avait déjà commencé quelques années plus tôt, alors que la même maison d'édition avait publié *Amititau ! Parlons-nous !*, un territoire littéraire de partage déployé en 324 pages où les rencontres se multipliaient, à l'invitation de Laure Morali, réalisatrice et auteure ayant dirigé l'ouvrage. Sous sa houlette, d'autres complicités sont nées, entre Rita Mestokosho et Denise Brassard, Anne-Marie André et Jean Pierre Girard, Nahka Bertrand et Jean Désy… Jusqu'à trente auteurs ainsi couplés ont pu échanger leurs vues, leurs préoccupations, leurs aspirations.

Si la rencontre est possible — et souhaitable — entre les deux littératures, il existe d'indéniables particularités qui font l'originalité de celle des peuples autochtones. Dans son *Histoire de la littérature amérindienne du Québec* (l'Hexagone, 1993), Diane Boudreau pointait particulièrement le rapport à une tradition d'oralité ainsi qu'à une écriture arrivée tardivement — et, surtout, de façon subite — dans leur vie. L'appropriation de l'écriture ne s'est pas faite selon un processus d'évolution normal, même si l'utilisation de symboles et de dessins pour communiquer était courante, surtout chez les chamans, avant l'arrivée des Européens en Amérique. D'ailleurs, pour cette raison, Boudreau et Gatti avancent que les Amérindiens ont longtemps considéré l'écriture comme chargée d'une force surnaturelle : elle était pour eux associée aux Jésuites qui semblaient avoir apporté les maladies (dont la variole), la mort et des désastres naturels sur leurs terres auparavant saines et giboyeuses.

Dans les marges

L'auteure Marie-Christine Bernard est très préoccupée par la situation des Amérindiens, ce qui transparaît dans les œuvres qu'elle signe. Des personnages importants de ses romans sont amérindiens, et leur place y sera de plus en plus prépondérante (par exemple, dans *Mademoiselle Personne*, paru chez Hurtubise en 2008). Elle a aussi signé en 2010 un recueil de nouvelles, *Sombre peuple* (Hurtubise), qui s'intéressait à la différence et au rapport à la marginalité.

Lorsqu'elle n'écrit pas, Marie-Christine Bernard enseigne au collège d'Alma, entre autres au Centre autochtone où elle côtoie une clientèle essentiellement attikamek. Pour elle, il y a une différence culturelle

importante qui s'inscrira nécessairement dans une pratique littéraire autochtone. En effet, la littérature et la culture amérindiennes ont des référents qui leur sont propres : « Je parle par exemple de certains personnages de la mythologie… Certaines métaphores qu'un écrivain blanc ne ferait peut-être pas d'emblée… Chez les Amérindiens, par exemple, il n'y a pas de méchant loup. Le loup est sage, protecteur de l'équilibre… On a vraiment une autre perception. »

De la même façon, plusieurs référents culturels plus européens auraient moins de chances de se retrouver dans leur pratique. « On ne s'en rend pas compte, mais il y a tout un pan de notre discours ordinaire qui est tributaire d'une panoplie de références qui ont trait aux contes, à la mythologie grecque, chrétienne… Nous n'avons pas la même mémoire collective. »

L'autre à rejoindre

Évidemment, la question de la langue est incontournable. Les auteurs autochtones du Québec choisissent de plus en plus d'écrire en français — sans toutefois renier leur propre langue maternelle, qui demeure très présente dans leurs œuvres. Rita Mestokosho, par exemple, est bien consciente du rôle joué par chacune des langues qu'elle emploie — le français et l'innu-aimun. « J'ai appris à parler le français à 4 ans à l´école primaire. J'ai découvert les mots d'un autre monde et d'une autre culture. J'ai été fascinée de pouvoir exprimer ma pensée à d'autres personnes. » Le français est donc pour elle un véhicule pour rejoindre l'autre, une langue porteuse de rencontres. « Le français n'est pas la langue de ma mère. Mais le destin l'a mis sur ma route, et nous nous sommes apprivoisés. Nous nous sommes tellement apprivoisés que j'ai choisi de l'adopter. Ce ne fut pas un choix difficile car il vit dans mes pensées quand le partage se fait sentir[2]. »

Le rapport entretenu par les auteurs autochtones avec les institutions littéraires conventionnelles répond aussi aux mêmes paramètres. Il diffère très souvent de celui des autres auteurs. Cela s'explique en partie parce que les institutions en question, comme elles ne sont pas contrôlées par les communautés amérindiennes, sont considérées comme des affaires de Blancs. De plus, l'éventualité de possibles refus donne l'impression d'un jugement extérieur, ce qui devient particulièrement dissuasif, excepté pour certaines maisons d'édition qui sont précédés par une réputation d'ouverture à la question autochtone, par exemple Mémoire d'encrier qui a publié plusieurs grands auteurs autochtones.

Cette situation a contribué à la création d'organismes et de petites maisons d'édition gérés par des Autochtones et consacrés à leurs auteurs — des projets qui, selon le cas, auront été plus ou moins pérennes. Pour exemple, la maison d'édition Hannenorak, fondée en 2010, qui publiait ses deux premiers livres en juillet 2011 (Le mythe *La femme venue du ciel* de Louis-Karl Picard-Sioui et *L'être étrange qui venait de l'Ouest* de Manon Sioui). Déjà, en plus des quelques publications qu'elle a éditées, la maison wendate a été associée au Banff Centre pour un projet de résidence littéraire offert aux jeunes auteurs autochtones et chapeauté par le Conseil des Arts du Canada.

Une autre démarche répandue pour rejoindre son lectorat, qui se rapproche de pratiques beaucoup plus artisanales, similaire à la publication de fanzines dans les sphères de la bande dessinée, consiste à simplement autoéditer son travail. Si ce mode de diffusion est restreint, il n'a pas aussi mauvaise presse dans les milieux autochtones que dans le réseau conventionnel de publication commerciale. Rita Mestokosho avait d'ailleurs d'abord publié ses poèmes à compte d'auteur avant de les voir se disperser à travers le monde et dans plusieurs langues.

JOSÉPHINE BACON

Plusieurs raisons peuvent pousser un auteur autochtone à éditer lui-même son propre livre. Entre autres, lorsque son public cible se limite au cercle de la communauté, par exemple lorsqu'il est question du nécessaire devoir de mémoire, de la perpétuation des traditions ou de la transmission de connaissances. Dans ces situations, il n'est sans doute pas nécessaire de transformer la petite entreprise personnelle en grande industrie. Quelques livres conçus sur place peuvent non seulement suffire, mais auront sans doute plus de valeur pour ceux qui l'auront entre les mains.

Marie-Andrée Gill, *Béante*.

Souviens-toi les chamans anciens futurologues / le papillon sous la glace et le biscuit chinois / la mémoire du sang / les moins quarante le cœur chaud / Nous sommes ce qui nous précède / nous sommes toujours là nous / sommes prémonition

Béante

Comme d'autres avant elle, la jeune poète Marie-Andrée Gill, originaire de Mashteuiatsh, a choisi cette voie presque artisanale pour mettre au monde ce qu'elle avait écrit, produisant elle-même un recueil de poésie intitulé *Béante* dont tous les exemplaires ont trouvé preneur en relativement peu de temps. Pour cette jeune mère de trois enfants, la vente de son livre a été par moments une question de survie, ce qu'elle relate avec aplomb : « Je les vendais, je n'avais pas le choix. À la fin du mois, j'essayais de trouver quelqu'un pour lui vendre un livre. Pour aller m'acheter à manger. »

Lucide, mais ouverte à l'espoir, Marie-Andrée Gill affirme être portée par un devoir de parole : « Je ne peux pas ne pas parler de la réalité des Autochtones. Parce que c'est méconnu, mal interprété, et parce qu'il y a trop de jugements faciles… Depuis mon adolescence, je sais qu'il faut que j'en parle. Les Autochtones, ils vivent pareil. Mais le côté positif, c'est souvent dur d'y croire. On a de la misère à croire qu'on pourra y changer quelque chose. Mais en verbalisant les problèmes, en parlant des solutions, les gens prennent un peu plus conscience de leur pouvoir. »

Elle fait toutefois une importante différence entre une parole portée et l'écriture. Elle considère que, pour que la littérature autochtone prenne son essor, il faudra qu'elle mûrisse encore : « C'est une littérature en émergence, elle n'avait pas le choix de commencer par ses blessures…

MARIE-CHRISTINE BERNARD

MARIE-ANDRÉE GILL

Au début, ça tournait tout le temps autour de ça : les problèmes dans les réserves, l'acculturation, les pensionnats… Plus ça va, plus ça évolue. C'est vers ça que je tends. De toute façon, quand tu as une culture, peu importe de quoi tu parles, même si tu ne parles pas nécessairement d'orignaux, d'ours ou d'aigles, tu parles avec ta culture quand même. Avec ta voix. » Sa poésie, en effet, sans nier la blessure de sa communauté, est résolument contemporaine. D'abord diffusée de façon presque intime, elle sera finalement publiée cet automne à La Peuplade.

La différence

Plusieurs programmes d'aide et de subvention sont offerts aux Autochtones qui veulent écrire, qu'on parle de formation, de mentorat ou d'aide financière. Pour Marie-Andrée Gill, qui a pu en profiter, cette façon de privilégier les artistes d'origine autochtone a toutefois des effets pervers. « Dans les critères et les objectifs, aussitôt que tu touches à quelque chose qui a rapport aux Autochtones, tu es privilégié… Grâce à ça, on a de bonnes chances d'avoir un soutien, c'est certain. Mais ça amène à se poser de sérieuses questions : ce que je fais, est-ce que c'est bon ou j'ai ce soutien juste parce que je viens d'une communauté ? » Inquiète de voir qu'un Amérindien, qui serait intéressé mais sans talent particulier, pourrait profiter d'un tel traitement de faveur, elle se demande quelle valeur peut avoir la reconnaissance de ses pairs dans une telle situation. Elle ajoute : « J'ai quand même confiance, mais je sais qu'il y a aussi une partie de l'intérêt qui vient de la différence, de l'exotisme. Mais je me dis que c'est comme pour toutes les littératures… Si la littérature antillaise nous intéresse, c'est un peu pour les mêmes raisons. »

Marie-Andrée Gill, *Béante*.

tu sens les plantes grimpantes / à même nos ventres / à même le dos du mythe / alors ça s'infecte / on se vingt-trois décembre / comme les autres / déchiquette-moi tous ces martyrs / et dis-moi / qu'il n'y a plus rien / pour attendre

Vers un rapprochement

Tous les intervenants contactés considèrent que si la littérature autochtone d'expression francophone est unique sur les plans de la forme, du fond et de son histoire, elle demeurera une part importante de la littérature québécoise. Pour Marie-Andrée Gill, qui avoue avoir été influencée par les poètes québécois (Miron, Giguère, et toute une liste de la même trempe), il faudra toutefois du temps pour y arriver : « Ça va venir éventuellement. Mais je pense qu'il faut d'abord avoir une place pour la littérature autochtone parce que ça commence… Et il faut bien que ça commence par avoir une identité. Une identité plus forte. »

Pour Jean Désy, c'est une autre littérature, mais elle ne s'oppose pas à la littérature québécoise. Surtout, la relation entre les deux ne doit pas être perçue comme univoque : c'est une véritable rencontre qui doit survenir. Il appelle d'ailleurs le peuple québécois à admettre les racines communes qui l'attachent aux Premières Nations. « Nous, comme littéraires, comme Canadiens français, on commence à découvrir l'immense originalité d'une voix… Mais c'est aussi la nôtre, cette voix-là. C'est pas une voix étrangère… Quand les Indiens parlent, je sens qu'ils parlent aussi pour moi. » Marie-Christine Bernard abonde également dans le sens d'un rapprochement, souhaitant un dialogue entre nos cultures jusque dans les maisons d'enseignement : « Aujourd'hui, on peut vraiment dire qu'elle est existante, parce qu'elle est publiée, parce qu'elle est lue, parce qu'elle a des tribunes et parce qu'elle a atteint un niveau de maturité qui lui permet de sortir du cercle, qui lui permet d'être prise en considération et d'être comprise par d'autres lectures, par les Québécois francophones, mais aussi par d'autres cultures ailleurs dans le monde. On est sortis du folklore. C'est une littérature qui devrait très bien s'inscrire dans un corpus de littérature québécoise. Si je faisais les programmes d'enseignement de la littérature, je mettrais au moins une œuvre autochtone au programme. Parce que c'est une réalité qui est aussi la nôtre. »

Le grand mouvement

« C'est vraiment intéressant, on est en train d'assister à la naissance d'une littérature », lancera Marie-Christine Bernard en fin d'entrevue. Cette naissance ne doit toutefois pas être extraite du contexte duquel elle vient. En effet, c'est un mouvement généralisé qui survient, menant à la mise au monde d'une culture déjà née — millénaire, faut-il le rappeler ? La prise de parole littéraire s'inscrit dans un processus beaucoup plus vaste de développement des communautés autochtones qui multiplient leurs outils pour rejoindre le monde : présence notable sur les réseaux sociaux, sites Internet, pétitions dorénavant en ligne… La littérature, en fait, est l'un des signes parmi les plus réjouissants d'une prise en main solide, d'une appropriation de leur destin par les peuples autochtones du Québec.

1. « Naomi Fontaine, ou le regard neuf », dans *Le Devoir*, 23 avril 2011.

2. Citations empruntées de Françoise Sule et Christophe Premat, « La transmission des fondamentaux d'une culture minoritaire : le cas de l'œuvre de Rita Mestokosho », dans *Le Langage et l'Homme*, vol. XXXXVI, nº 1, juin 2011, p. 18.